

Cri d'une Guerrière Apache

De l'Internationale Parentale

à



Cf. n°4356, article sur Geronimo.

- Oui, vous nous tenez encore par la terreur de l'**Argent** et des **Armes**.
Et vous avez la Presse ! Valeurs Actuelles, hebdo des Cossus, des Commissaires-Priseurs-Escros, des Croisières d'Aristos et autres « placements » dans des demeures Zé châteaux... L'hebdo des « gens qui comptent ». Vous vous vautre dans l'ultra **Décadence** et vous aimez ça !!
- Oui, vous pouvez encore nous cracher à la figure comme à l'époque de la « Manifest Destiny » néo-coloniale (1845), démarrant sitôt la Civil War dite « abolitionniste » !
- Oui, vous faites le malin, Olivier Maulin, « Anar » de rien-du-tout, accro à « Radio Discourtoisie », édité chez les Denoël, Éditions du Rocher et autres « rebelles » ! Trouillard.

VOUS VOUS CROYEZ TOUT

mais

Vous n'êtes que des riens !

- Non, vous n'êtes pas perpétuels, et votre Monde ne durera pas ! Votre **Société de Mort** terroriste se disloque et nous faisons, nous, **Contre-Société** !
- Non, vos esprits Malades, Monstrueux, ne sont pas du côté du Vivant. Vous n'avez **AUCUNE** racine dans l'Histoire !
Apprenez que nos Guerriers Vivants Parentaux sont **TOUJOURS** et **SPÉCIFIQUEMENT** **Courageux** et **Braves** ! Vous n'avez, vous, que des Mercenaires dans vos rangs, et il vous faut même acheter nos frères pour vous servir de chair à canon !
Alors quand vous racontez notre tragique résistance en Amérique, vous **simulez** la critique et la compassion : « horreurs commises par les cavaleries US » face à « ces guerriers qui luttèrent pour leur terre », « leur terre ancestrale ». Tricheur de Visage Pâle !
Vous voilà démasqué : « horreurs commises **aussi** (!) de l'autre côté », « les Apaches terrorisant des zones entières », étant évidemment « la plus cruelle des tribus »... Vous dites « nation » ?!
Idiot ! La « Nation » est Civilisée, nous sommes nous des Tribaux !
- Non ! Nous ne nous laissons plus faire, cette fois !
Mais n'allez pas croire que nous sommes dupes en Babel : les « Défenseurs des Indiens » sont tout autant **Racistes**, **Colonialistes** et **Opportunistes** que vous ! Vous êtes **DEUX FACES** d'une même **MÉDAILLE POURRIE** !

Fallait pas insulter comme ça la **MÉMOIRE** de nos **ANCÊTRES** !

Vous êtes mal tombés car **la Revanche des Sauvages** a sonné !

Sœur de Lozen - 27/05/20

A VOTÉ !

eglise-realiste.org/Sauvages

Destinataires : Valeurs Actuelles, O. Maulin, Editions Denoël et Rocher, presses et diffusion sur Internet.

CULTURE

Geronimo (à droite) avec quelques-uns de ses hommes en 1886, juste avant la reddition. Une poignée de guerriers apaches ont tenu l'armée américaine en échec durant de longues années.

Sur le sentier de la guerre avec Geronimo

La réédition du témoignage de Jason Betzinez qui, adolescent, a suivi le célèbre guerrier apache dans son combat désespéré contre l'envahisseur américain éclaire cet épisode tragique des guerres indiennes.

Par Olivier Maulin

CHIEN!

(1) La guerre contre les Apaches chiricahuas doit être une guerre impitoyable, inexorable et systématique. Il faut massacrer les hommes, les femmes et les enfants jusqu'à ce qu'émane de chaque vallée et de chaque montagne l'encens délicieux, l'odeur bénie des corps des Chiricahuas en train de pourrir. Cette prose aux accents génocidaires parue dans l'hebdomadaire Arizona Citizen en mars 1876 témoigne du degré de violence et de haine atteint lors des guerres apaches qui se sont déroulées dans le sud-ouest des États-Unis de 1861 à 1886. Un conflit terrible où dominaient l'incompréhension et la fureur, où les massacres des uns appelaient les massacres des autres, où les civils, hommes, femmes et enfants, n'étaient plus distingués des soldats.

(2) La mémoire historique a conservé les horreurs commises par la cavalerie US, que les Américains portent aujourd'hui comme un fardeau; n'oublions pas que, si les Apaches avaient eu des journaux, on aurait pu y lire exactement la même chose! Et n'ou-

blions pas non plus qu'aux exterminations américaines, bien réelles, répondaient les exterminations apaches, non moins réelles: lorsqu'ils effectuaient leurs raids qui terrorisaient l'Arizona, le Nouveau-Mexique et les États de Sonora et de Chihuahua, dans



JASON BETZINEZ FINIRA FERMIER ET FORGERON DANS L'OKLAHOMA, MARIÉ, PROPRIÉTAIRE D'UNE MAISON ET AMATEUR D'HUITRES.



le nord du Mexique, les guerriers indiens exécutaient tout Blanc croisé, qu'il fût fermier, voyageur en diligence, femme ou enfant, le plus souvent après d'indicibles tortures.

C'est peu dire que l'image des Apaches s'en est trouvée assombrie. De toutes les nations indiennes qui couvraient le territoire de l'Amérique du Nord, c'est celle qui est réputée la plus sauvage, la plus cruelle, la plus irréductible et la plus guerrière. L'écho du traumatisme qu'ils causèrent aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle résonna jusque dans notre pays: n'est-ce pas par ce même terme d'Apaches que l'on qualifiait les bandes de voyous qui sévissaient dans le Paris de 1900?

Parmi ces guerriers qui luttèrent pour leur terre, il y eut les chefs héré-

(2) 25 ans... Et... sitôt la "Civil War" abolitionniste! (1861) (3) Quelle horreur!!!

(4) Le Monde Libre! "Divine Destiny" des USA, "Manifest Destiny"



PHOTOS : PRESSE/NATIONAL ANTHROPOLOGICAL ARCHIVES, SMITHSONIAN INSTITUTE - PRESSE/S.C. FLY, SMITHSONIAN INSTITUTE

ditaires Cochise, son fils Naiche, Mangas Coloradas, Juh ou Victorio. Ce n'est pourtant pas l'un d'entre eux qui symbolisera un jour cette lutte et raflera toute la gloire posthume, mais un "homme-médecine" que les événements transformèrent en leader de fait, un guerrier d'exception qui, réussissant à fédérer autour de lui de petites bandes de guerriers endurcis, continua le combat le plus longtemps qu'il put et fut l'un des tout derniers Apaches à se rendre en 1886: nous avons nommé Geronimo.

Une postérité bien entendu ambiguë, comme le souligne Olivier Delavault dans un essai qu'il lui a consacré il y a une dizaine d'années (*lire l'encadré*). Ce spécialiste des Apaches rappelle que c'est en criant « *Geronimo!* »

que les parachutistes américains sautèrent dans le vide à l'aube du 6 juin 1944, manière de se donner du cœur au ventre bien sûr, mais également d'honorer le combattant de la liberté qui n'avait jamais reculé, et qui se voyait ainsi intégré au mythe américain.

Le souvenir du "Tigre humain" qui terrorisa le sud-ouest des États-Unis n'est cependant jamais loin. En témoigne le nom de code "Geronimo" choisi, cette fois, pour désigner Oussama ben Laden lors de l'opération commando qui devait aboutir à l'assassinat du terroriste en 2011. Plus d'un siècle après sa mort, Geronimo demeurait toujours l'homme à abattre dans l'inconscient des stratégies de l'état-major.

Parmi les sources historiques ou ethnographiques qui permettent de retra-

cer l'histoire de ce guerrier figure un témoignage de première importance publié en 1960, un an avant la mort, dans sa centième année, de son auteur, Jason Betzinez. Arrière-cousin de Geronimo, il l'accompagna, à partir de la fin des années 1870, en tant que "novice" dans sa guerre sans espoir contre les Mexicains et les Américains. Écrit en anglais avec l'aide de Peter Sturtevant Nye et traduit par Thierry Chevrier, ce livre qui reparait aujourd'hui, passionnant (malgré les nombreuses coquilles qui émaillent le texte), permet de se faire une idée précise de cette guerre asymétrique livrée par de petites bandes mobiles possédant au plus haut niveau l'art de la guerre; il donne également un son de cloche inédit qui est celui d'un Apache intégré à la nouvelle société →

Les hautes terres d'Arizona, terre ancestrale des Apaches.

américaine, instruit à la célèbre école pour Indiens de Carlisle (Pennsylvanie), converti au christianisme, qui non seulement a renoncé au mode de vie de ses ancêtres mais considère ce renoncement comme un bienfait. Betzinez finira fermier et forgeron dans l'Okla-homa, marié à une lointaine descendante hollandaise de la maison d'Orange, propriétaire d'une maison et amateur d'huîtres, aliment tabou chez les Apaches.

Une haine implacable des Mexicains

Un événement explique à lui seul le jusqu'au-boutisme dont Geronimo fera preuve toute sa vie, c'est le massacre dans le campement laissé sans surveillance, en mars 1851, près de Janos (État de Chihuahua), de sa mère, de sa femme et de ses trois enfants par la soldatesque mexicaine commandée par le sinistre général Carrasco, pendant que les hommes faisaient du troc dans la petite ville. Geronimo passera le restant de ses jours à se venger de ce crime, vouant une haine implacable aux Mexicains. Dans ses Mémoires dictés en 1906, à plus de 80 ans, il regrettera de n'en avoir pas tué davantage au cours de sa vie!

En 1852, la bande à laquelle il appartient ravage Arizpe (État de Sonora) et massacre en représailles ses habitants le jour de la Saint-Jérôme. C'est probablement en entendant les habitants invoquer le secours du saint que Goyathlay ("Celui-qui-baille"), son



PHOTO 12/ALAMY/HPFOTOS

nom apache, choisit de se faire appeler Geronimo.

Il rejoint bientôt Cochise, le grand chef chiricahua, dans sa lutte contre l'envahisseur, et participe en juillet 1862 à la bataille d'Apache Pass (Arizona) au cours de laquelle 250 guerriers indiens attaquent les 2300 volontaires californiens du général Carleton qui, en pleine guerre de Sécession, faisaient route vers le Nouveau-Mexique pour combattre les confédérés. Le traumatisme est immense dans tous les États-Unis. Un fort sera bâti en hâte (fort Bowie) dans ce lieu de passage stratégique.

Mais les Apaches, Cochise en tête, commencent à réaliser à la même

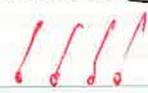
époque l'ampleur de la puissance des nouveaux venus. S'ils ont cru pendant un temps pouvoir les chasser de leurs terres, ils réalisent que « le soleil se couche pour les Apaches », ainsi que le formule Cochise, autrement dit que la guerre est vouée à l'échec, et décident de sauver ce qui peut l'être. En 1876, quelques Apaches seront conviés à se rendre à Washington. Lorsqu'ils rentreront et révéleront ce qu'ils ont vu, les trains, les bateaux, les villes et les millions de Blancs qui les peuplent, leurs coreligionnaires seront définitivement fixés.

Dès 1872, Cochise négocie avec l'envahisseur et obtient une réserve pour

1851

Marat

LA GUERRE DE GERONIMO : RÉSISTANCE HÉROÏQUE OU SUICIDE ABSURDE ?



Fascinante, l'épopée de Geronimo l'est incontestablement. Cet art de la guerre porté au plus haut degré, cette légitimité qu'on lui accorde (n'était-il pas là avant les Américains?), jusqu'à son aspect de desperado déguenillé qui tient en échec l'armée américaine, tout contribue au mythe. Dans son riche essai biographique paru en 2007, Olivier Delavault, qui est également l'éditeur du livre de Jason

Betzinez, pose pourtant la question, taboue chez les "défenseurs des Indiens", de savoir si cette résistance désespérée n'a pas en fin de compte desservi la nation apache. Vers 1872, il apparaissait évident pour tout le monde que cette guerre ne pouvait être gagnée et que seule la négociation pouvait "sauver les meubles", ce qui fut en somme la voie prise par Cochise. Celle de Geronimo

au contraire, pour spectaculaire et héroïque qu'elle fût, s'acheva par vingt-sept ans de déportation des Apaches, les maladies et les souffrances qui vont avec. Ce n'est en effet qu'en 1913 que les rescapés des déportés purent rentrer dans la réserve de San Carlos où leurs descendants vivent toujours. O. M.

"Geronimo", d'Olivier Delavault, Folio biographies, 464 pages, 10,30 €.

Geronimo "déguisé" en Indien des plaines durant sa détention à Fort Sill, en 1907.



PHILOSOPHE/EVERETT COLLECTION

son peuple en pays chiricahua, « la réserve des sources chaudes » (Hot Springs) dont parle Jason Betzinez, autour du fort Bowie.

120 kilomètres à pied par jour

Après quatre années de paix, le gouvernement américain prend pourtant la décision la plus absurde et la plus bêtement bureaucratique qui soit: il fait fermer la nouvelle réserve (dont le sous-sol regorgeait de richesses) et déplacer ses habitants dans celle de San Carlos située sur des terres basses et inhospitalières, le long du rio Gila, où vivaient d'autres bandes apaches ennemies des Chiricahuas. Geronimo et les siens refusent de s'y rendre; ils y sont conduits de force, s'évadent quelques mois plus tard et gagnent la Sierra Madre d'où ils reprennent le combat, terrorisant le Sonora pendant deux ans. En 1879, Geronimo accepte de regagner San Carlos mais, deux ans plus tard, il s'échappe à nouveau. Les attaques et les razzias reprennent des deux côtés de la frontière.

Capables d'effectuer 120 kilomètres à pied par jour, les guerriers apaches étaient redoutables pour leur endurance, mais aussi pour leur capacité

de camouflage et le silence avec lequel ils se mouvaient. Lorsqu'ils étaient sur le sentier de la guerre, personne ne les voyait, personne ne les entendait. Ils effaçaient leurs traces, se déplaçaient de nuit comme des loups, fondaient sur les fermes à l'aube, pillaient le bétail, accrochaient l'arrière-garde d'une armée en mouvement avant de disparaître et d'attaquer 100 kilomètres plus loin. Le pépiement effrayé d'un oiseau, le daim qui lève soudain la tête, tout leur signalait une présence suspecte. Ils analysaient les empreintes sur les pistes, savaient qui était passé, combien, quand, dans quelle direction et avec quel chargement. Ils attiraient leurs ennemis dans des pièges, trois guerriers se laissant poursuivre par un détachement de cavalerie jusqu'à un canyon où surgissait le reste de la bande qui écrasait les assaillants sous les rochers et la mitraille.

Mais surtout, ils avaient une connaissance parfaite du terrain, leur terre ancestrale, savaient où se trouvaient les sources d'eau, stockaient dans les replis de la montagne des armes, des munitions, des couvertures mais aussi de la nourriture en quantité. Bref, ils étaient insaisissables, capables à

quelques dizaines de guerriers de terroriser par leurs razzias quatre États d'une superficie une fois et demie supérieure à la France!

Le général Miles finira par lever un corps expéditionnaire de 5 000 soldats assistés de 4 000 Mexicains pour attraper la petite bande qui ne se compose plus, à la fin de l'aventure, que de 40 personnes, dont la moitié de guerriers... Et encore est-ce parce qu'ils eurent l'idée de génie de recruter des éclaireurs apaches, seuls capables de pister les leurs, que les Américains réussirent à l'acculer! Geronimo se rend une première fois le 25 mars 1886 (avant de s'échapper une fois encore), puis définitivement le 3 septembre.

Déporté en Floride avec son peuple, il est transféré en Alabama, puis en Oklahoma, où il devient fermier et profite du mythe qu'il est déjà devenu vers 1900. Le vieux guerrier revêt des plumes (qu'il n'a jamais portées), pose avec un arc (lui qui combattait au fusil), vend des photos dédicacées 5 dollars pièce et se produit dans le Wild West Show de Buffalo Bill où il fait trembler les civilisés...

Incapable de se limiter sur le whisky, comme beaucoup d'Apaches à qui l'alcool a toujours joué de mauvais tours (combien furent massacrés par les Mexicains au moment où ils cuvaient dans leur campement à l'aube?), le vieux guerrier se saoule une dernière fois, à 86 ans, au retour d'une foire à Lawton où il avait vendu des "souvenirs", tombe de cheval, s'endort dans une flaque d'eau et contracte une pneumonie qui l'emporte en quelques jours. Ainsi meurent (parfois) les grands guerriers! ●

Améliorer l'orthographe

chinois



"J'ai combattu avec Geronimo", de Jason Betzinez, Éditions du Rocher, 314 pages, 21,90 €.

